

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 50

Artikel: Les sains des derniers jours
Autor: M.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

iâdzo. L'hommo que l'êtâi dein la roulière n'a-vâi pas de : *Faut-te tê dere?* L'avâi bo et bin de et l'a ètâ condanâ à sailli quaque batse po l'hèpetau que l'ein a adî fâta.

— L'êc z'a saillâ gras.

Lo père Segnon lâi a de dinse po lo rabonnâ :

— Vâi-to, quand on devêse sè faut tsouyâ. N'e pas dâo mîmo de dere : *« Ié vu quauquon que bêvessâi quartetta! »* ào bin : *« Ie vé bâire quartetta avoué mè camerader! »*

Et l'attro lâi a repondou :

— N'e pas de vouâ que lê segnon sant du !

**

Et vaitc l'histoire ào père Segnon, quemet m'a de de vo la contâ Fridolin, que la cougnâi par tieu.

Marc à Louis.

Nouveaux riches. — Madame à sa modiste : Je voudrais des fleurs de rhétorique sur mon chapeau, une de mes amies m'a dit que ça fait très bien.

Entre deux maux. — Pourquoit votre femme ne chante-t-elle pas pour calmer Bébô quand il pleure ?

— Elle le faisait ! mais les voisins sont venus dire qu'ils préféraient entendre de gosse pleurer !

LES SAINTS DES DERNIERS JOURS

Indépendant de Fribourg annonçait, il y a quelques semaines, le décès, à 89 ans d'un brave vieillard de Villarimboud (district de la Glane), appelé Zotique Renevey. Zotique ? c'est la première fois que je rencontrais ce prénom. Le connaît-on dans d'autres régions de la Suisse romande ? Amis du *Conteur*, dites-le nous.

Le « Larousse » nous apprend que ce nom rare fut porté par un prêtre de Constantinople, au IV^e siècle de notre ère. C'était un contemporain de l'empereur Constantin qui l'avait amené avec lui à Byzance, devenue Constantinople, en 328. Ce compagnon de l'impérial protecteur des Chrétiens, jusqu'alors persécutés, fut canonisé et sa fête fixée au 31 décembre. Mais nos calendriers ne le disent pas. Ils consacrent tous le dernier jour de l'année à saint Sylvestre, contemporain de Zotique, mais un personnage plus haut coté dans la hiérarchie romaine puisque saint Sylvestre fut pape de l'an 314 à 335. Il combattit l'hérésie arienne et est le premier pape que les monuments représentent avec la tiare.

Au soir du 31 décembre, en fêtant joyeusement la saint Sylvestre et l'enterrement d'une année qui n'a sans doute, pour beaucoup, hélas, pas tenu toutes ses promesses, accordons chrétienement une modeste pensée à l'humble saint Zotique délaissé par la renommée.

M. G.

Pas confiance. — Puisque ta maman ne vient pas, veux-tu me donner de quoi écrire ? Je vais lui laisser un petit mot.

— C'est que... je ne voudrais pas vous laisser toute seule.

— Cela ne fait rien, mon mignon.

— Toute seule... avec les bonbons.

LISBETH

EN 1914, le septième bataillon d'infanterie prit ses cantonnements d'hiver à Berthoud, cité hospitalière entre toutes.

Dans cet Emmental opulent que la neige drapait de ses blanches tentures, la division romande attendait les événements.

Et les gars de Lausanne, de Lavaux et du grand district, groupés sous le drapeau du « vieux sept », purent apprécier les qualités d'une population extrêmement sympathique et accueillante.

L'on a raconté, sur ce temps-là, des histoires fantaisistes. Car nos troupiers avaient acquis, au cours de l'hiver, une réputation de « conquérants » quelque peu surfaite. Encouragés par la paternelle bienveillance d'un chef, — le major Secretan, — les soldats employèrent leurs talents individuels à relever le moral de la collectivité.

Orchestre, chorale, fanfare renforcée, club littéraire et dramatique, il y eut au bataillon les distractions les plus saines et les plus recherchées. Une pléiade d'intellectuels et d'artistes, — Herzog, Poulin, Gagnébin, Franzoni, Anex, etc., — inspira, créa et anima cette revue mémorable, pétillante d'humour et admirable de patriotisme, qui fut jouée au casino de Berthoud

avec un succès triomphal. Le meilleur esprit régnait parmi nous. A tous les degrés de la hiérarchie militaire, l'on fit preuve de mutuelle compréhension. La discipline n'en souffrit nullement. Elle fut maintenue, intangible et acceptée avec un sentiment profond du devoir.

A la quatrième compagnie, logée dans les spacieux locaux de l'*Hôtel des Bouchers*, la vie intime ne manquait pas d'agrément. Les sections couchaient sur la paille dans de vastes pièces chauffées. Les officiers et les sous-officiers avaient des chambres confortables. A toute heure de la nuit, on passait par les corridors et le plus difficile était, certes, de s'assurer que chacun était rentré à l'heure réglementaire et ne ressortait plus.

Une fois, Kuffer et Duvoisin, ancien légionnaire, déguisés en Marocains, descendirent après dix heures sonnées à la salle à manger où ils exécutèrent à grand renfort de gestes des danses berbères du Ryf. Ils avaient confectionné des burnous avec des couvertures de troupe et des draps de lit, accoutrement bizarre qui égaya beaucoup les spectateurs. Une autre fois, ce fut le sergent Isabel, aux yeux obliques et ténébreux de bonze asiatique, qui répeta ses expériences effarantes de magnétisme et de transmission de pensée. Ce curieux Ormonan, employé de chemin de fer dans la vie civile, était, sous l'uniforme de fantassin, un prestidigitateur et un magicien de premier ordre.

Le sergent May, qui fonctionnait alors par intérim, en qualité d'adjudant porte-drapeau et avait, de ce chef, le droit de se coucher quand bon lui semblait, se trouva certain soir à la table des officiers de la quatrième compagnie. Tous étaient décidés à « tuer le cafard » et ils cherchaient le moyen d'y arriver. Au dehors, la neige tombait, drue. La chaude atmosphère de l'intérieur incitait aux plaisirs, mais on manquait de divertissements inédits.

— Que pourrions-nous bien inventer ? fit le premier-lieutenant Boulon, en dégustant son kirsch avec nonchalance.

— Voyons, May, n'avez-vous rien de nouveau à nous raconter ? demanda le lieutenant Dubled en suivant d'un œil mélancolique la fumée de sa cigarette.

— Pas précisément, répondit l'interpellé, — mystificateur à ses heures, — mais si cela peut vous intéresser, je me fais fort de vous amener dans un moment la plus jolie fille de l'endroit, une excellente pianiste !...

Des sourires se montrèrent sur les figures subitement épanouies de messieurs les officiers.

— Cours la chercher ! s'écrierent les quatre hommes en même temps.

Notre adjudant s'exécuta avec empressement. En trois bonds, il fut à l'étage supérieur et appela le caporal Luthy. Ce sous-officier avait le visage d'une jouvencelle, l'allure d'une élégante et la voix claire d'une miss. Habillement maquillé, il ne ferait pas trop mal dans les jupons de Fräulein Clara. Ce ne serait du reste pas la première fois que pareil travestissement aurait lieu et Luthy savait son rôle. Il accourut et, mis au courant de la situation, il consentit à se prêter à la farce. Aussi, après avoir passé vingt minutes dans la chambre de la sommelière, en ressortait-il métamorphosé en une ravissante demoiselle poudrée, fardée, gantée et camouflée, portant bas de soie et petits souliers.

Lorsque, au bras de son cavalier, Lisbeth fit son entrée dans la salle, elle fut accueillie par les démonstrations sentimentales des lieutenants. C'était à qui capterait ses bonnes grâces !

Lisbeth parlait peu, mais en bon français avec un très léger accent bernois. Elle jouait par contre assez bien du piano et se trouvait plus à l'aise sur le tabouret qu'en face de ses inquiétants admirateurs.

Lisbeth ne cessait de sourire. On eût dit que le pli de sa lèvre exprimait une perpétuelle et cinglante ironie. Mais elle avait la mine provocante et les yeux folichons. Elle entendit sans sourciller les compliments qui lui furent adressés et se laissa passivement faire la cour. Elle se borna à répondre aux questions par un oui ou par un non, évitant ainsi de se compromettre.

Au bout d'un moment, les jugements sur elle étaient faits.

— Jolie fille, mais bête comme ses pieds... chuchotta Monnard à l'oreille de Dupuy.

— Quelle regrettable timidité ! constata Dubled à voix basse tandis que l'ingénieux Boulon se risquait à pincer la jambe fine qui pesait sur la pédale...

— Pas si timide, elle ne réagit même pas ! répliqua l'audacieux, tout déconfit.

Toutefois, à la dernière bouteille, Lisbeth avait pris de l'assurance. Elle buvait sec et fumait sans arrêt. Ses gestes avaient perdu en sobriété et en élégance. Détail curieux, elle persistait à demeurer gantée comme si elle eût craint de laisser voir ses petites mains blanches.

D'une part, l'on devint plus hardi et de l'autre, moins réservée. Lisbeth se mit à articuler des phrases plus ou moins complètes et à enjamber les chaises avec un sans-gêne frisant le dévergondage.

L'on se regarda en faisant la moue. Nulle pudibonderie ne caractérisait cependant les officiers. Mais la jeune fille, sous l'influence de la boisson, se montrait singulièrement effrontée.

— Qu'est-ce pour un numéro, ta pianiste ? demanda le premier lieutenant Boulon à l'adjudant intérimaire. Et les deux militaires, pour des raisons totalement différentes, avaient peine à retenir le fou-rire.

Par hasard, la réponse ne tarda pas et ce fut la pseudo Lisbeth en personne qui la fournit. En voulant se dégager de l'étreinte du petit Monnard, Lisbeth laissa choir sa perruque sur le parquet. Sa tête, aux cheveux coupés à l'ordonnance, apparut tout à coup sous les yeux médusés des spectateurs.

Se voyant démasqué, le caporal s'empressa de détailler.

Réjouis de cette plaisante aventure, les cinq compagnons se firent apporter une nouvelle bouteille que leur servit Clara, la sommelière. Et ils trinquèrent à la santé de Lisbeth, la femme d'un soir, inconstante et volage qui, malgré ses atours et ses appas, ne fut jamais qu'un garçon.

Alphonse Mex.

Au salon. — Petit Jean s'agit pas mal sur son siège. Une dame lui adresse de petits signes sympathiques.

— Viens ici, mon mignon, que je te caresse.

— Non, répond l'enfant, faut pas que je bouge. Man m'a dit de rester assis sur cette chaise, parce qu'il y a un trou dans le rembourrage.

UN VOL HABILE

Le docteur R. se promenait sur Montbenon. Un homme très proprement vêtu l'aborde, et lui présente la main :

— Vous ne me reconnaissiez pas ?

— Non.

— Je m'appelle Lebègue.

— Votre nom m'est aussi inconnu que votre figure.

— Je suis négociant à Nyon, où j'ai eu l'honneur de vous voir...

— J'ai été à Nyon, mais je ne me rappelle pas vous y avoir vu.

Ici l'inconnu tire sa tabatière.

— Vous offrirai-je une prise ?

— Je ne prise pas.

— Il me semble que vous en preniez autrefois.

— J'y ai renoncé.

Et le docteur, impatienté, quitte brusquement cet homme, puis apercevant des dames de sa connaissance, il va leur conter sa mésaventure.

— J'ai très bien fait, dit-il de refuser le tabac qui m'était offert par une main suspecte. J'ai dit que je ne prenais plus de tabac, mais hier, mon ami Massol m'a trouvé une tabatière d'or de cinq francs.

— Elle doit être belle, dit une dame, je suis curieuse de la voir.

Le docteur fouille dans toutes ses poches. Quelle est sa surprise ! Au lieu du bijou qu'il cherchait, il ne trouve qu'une feuille de papier, sur laquelle étaient écrits ces mots :

— Puisque monsieur le docteur ne prend plus de tabac, il n'a pas besoin de tabatière.»